26 ET 27 SEPT 2015

ENTRETIENS

Réalisés par les Etudiants de l'Institut de Journalisme Bordeaux Aquitaine (IJBA)

Polar en Cabanes

ijba
Institut de
journalisme Bordeaux
Aquitaine

Entretien avec Gunnar Staalesen 4

Entretien avec Dominique Manotti 8

Entretien avec Nicolas Mathieu 12

Entretien avec Christian Roux 16

Entretien avec Marin Ledun 20

Entretien avec Max Cabanes 24

Entretien avec Gunnar Staalesen

“Je cherche à briser l’image idéalisée de la Norvège”

Très populaire en Norvège, ce fan de Sherlock Holmes a choisi de mettre au repos son héros favori, le détective privé Varg Veum, pour retracer un siècle d’histoire norvégienne par le prisme de sa cité natale : Bergen, deuxième ville du pays.

Depuis 1975, on vous connaît comme le père de Varg Veum, le détective central de votre oeuvre. En 1997, vous délaissez ce héros au profit de la ville de Bergen. Qu’est-ce qui explique ce choix ?

J’ai commencé ma carrière en écrivant des romans plus poétiques, ce n’est qu’à partir des années 70 que je me suis mis au polar. Le premier, mettant en scène le détective privé Varg Veum, a été publié en 1977. J’ai toujours été intéressé par le polar. J’ai commencé par lire Sherlock Holmes quand j’avais 12-13 ans, puis de grands maîtres comme Agatha Christie, Simenon et Raymond Chandler.

Presque toutes les séries de polar se déroulent dans une ville : Maigret à Paris, Holmes à Londres, Chandler à Los Angeles. Pour moi, c’était naturel et évident d’essayer de peindre Bergen. Voilà 17 romans que je m’y attèle. Mes romans, mes polars ou mes pièces de théâtre tournent tous autour de Bergen, ma ville natale. Je suis né à Bergen, j’ai passé toute ma vie à Bergen, je suis un écrivain de Bergen. Comme beaucoup d’autres auteurs, j’écris sur ce que je connais le mieux, c’est-à-dire mon environnement.

Selon vous, Bergen est-elle représentative de la société norvégienne d’aujourd’hui ?

La plupart des Norvégiens vous diront que non. Les gens de Bergen sont un peu fiers de leur histoire parce que c’est la deuxième ville de Norvège. De plus, elle fut notre capitale pendant 400 ans, durant la domination danoise. Ce n’est que plus tard, au XXe siècle, qu’Oslo est devenue la ville principale du pays. Bergen, c’est aussi un grand port, il y a beaucoup d’échanges commerciaux et, historiquement, des échanges de population avec une immigration presque naturelle. Cela depuis le Moyen-âge, que ce soit en provenance d’Allemagne, d’Écosse, du Danemark ou des Pays-Bas. On dit que l’esprit de Bergen est plus proche de celui de l’Europe occidentale que le reste de la Norvège.

“J’ai tué beaucoup plus de gens qu’il n’y a de meurtres dans tout le pays”

La Norvège a l’Indice de Développement Humain le plus élevé au monde, un taux d’homicide volontaire parmi les plus bas. Dresser un portrait aussi noir de la ville reflète-t-il votre vision de Bergen ou est-ce un artifice d’auteur pour donner du travail à vos enquêteurs ?

Le roman noir est un genre. La ville est plus sombre et plus dangereuse dans mes livres que dans la réalité. J’ai tué beaucoup plus de gens à Bergen qu’il n’y a de meurtres dans tout le reste du pays. (Il rit) Pour moi, c’est important d’utiliser ce genre pour raconter le quotidien de la ville. Dans *Le Roman de Bergen*, c’est encore plus vrai.

A travers cette œuvre, vous tentez

d'apporter un éclairage sur les zones d'ombre de l'histoire norvégienne. Ainsi, vous évoquez beaucoup la Seconde Guerre mondiale, et par ailleurs, vous n'avez jamais caché l'influence qu'a eu sur vous Knut Hamsun (Prix Nobel de littérature en 1920), dont les idées pro-nazies ont beaucoup été critiquées. Recherchez-vous à travers cette œuvre un effet de catharsis ?

C'est toujours important pour un écrivain d'être critique envers la société. Henrik Ibsen, qui m'a encore plus influencé que Knut Hamsun, disait d'ailleurs : « Je n'ai pas les bonnes réponses mais il est important de poser les bonnes questions». Ibsen est pour moi le plus grand. Et aujourd'hui, je pense qu'il est toujours aussi important qu'un certain esprit critique demeure. Notamment pour briser l'image idéalisée que la Norvège peut avoir au-delà de ses frontières. Certes, la Norvège est aujourd'hui un pays riche grâce au pétrole. Mais si on revient 100 ans en arrière, elle était l'un des pays les plus pauvres, constitué principalement de pêcheurs et de paysans. Mon but était donc de dépeindre le pays avant la découverte du pétrole, puis de montrer ses mutations avec l'arrivée du néolibéralisme et des transformations que cela implique, c'est-à-dire des comportements plus égoïstes et moins solidaires. La Norvège reste une société sociale-démocrate avec un fort Etat-providence, mais comme dans beaucoup de pays européens, il y a une montée de l'extrême droite. Chez nous, elle forme une coalition avec les conservateurs au pouvoir. Cela dit, ce n'est pas l'extrême droite de Quisling (dirigeant norvégien du gouvernement collaborationniste), qu'a soutenue Hamsun durant la Seconde Guerre mondiale.

Cela prouve que la Norvège, éloignée du cœur de l'Europe, a connu les mêmes maux que le reste du continent tout au long du XX^e^ siècle, notamment le fascisme et l 'antisémitisme.

Tout à fait. C'est pour cela que *Le Roman de Bergen* marche si bien en France, car le lecteur peut s'identifier à sa propre histoire.

"*Le Roman de Bergen* est vraiment mon chef-d'œuvre"

Dans le tome six, vous parlez de la catastrophe Alexander Kielland (naufrage d'une plateforme pétrolière au large des côtes en 1980) et vous dénoncez les faiblesses du gouvernement dans la gestion de la crise, davantage préoccupé par les questions économiques que par les conséquences humaines...

(Il coupe). Oui. Il y a eu au début une grande influence des compagnies pétrolières texanes, en effet plus préoccupées par le profit que par le bien-être des ouvriers. Mais à la suite de cet événement, devenu historique en Norvège, le gouvernement s'est servi de ce drame pour nettement améliorer les conditions de sécurité.

La rente pétrolière ne nourrit-elle pas une illusion dangereuse concernant l'avenir économique du pays ?

Fort heureusement, le gouvernement n'a pas cédé aux désirs de l'extrême droite, qui souhaitait, elle, que l'exploitation soit confiée aux Américains. L'État a même créé un fonds à destination des générations futures. Comme nous sommes conscients que la rente et le pétrole ne seront pas éternels, on a développé une autre industrie, celle de la pisciculture et particulièrement l'élevage de la morue.

On a abordé l'avenir du pays, sans évoquer le vôtre. Quels sont vos projets ?

Comme je suis un écrivain libre et que je vis de mes droits d'auteur depuis 1987, j'ai pu consacrer sept ans de ma vie à autre chose que ce qui m'a rendu célèbre. Ce fut un travail monumental. Cela m'a demandé entre huit et dix heures de labeur quotidien, vacances et week-ends compris.

Je considère que *Le Roman de Bergen* est vraiment mon chef-d'œuvre, j'en suis très fier. Il se vend toujours aussi bien en Norvège, même en version poche.

Mais je vais bientôt retrouver mon héros favori. J'ai écrit *17 Varg Veum* et j'ai déjà une idée pour le prochain, que je commencerai à écrire à la fin de mon séjour en France. J'ai aussi écrit une pièce de théâtre, qui se jouera prochainement, ainsi que le texte d'une comédie musicale.

Propos recueillis par Valentin Breuil, Pascal Corazza, Pierre Steinmetz

BIBLIOGRAPHIE

Le Loup dans la bergerie, Editions du Rocher, 1994, Gaïa, 2001 et « Folio Policier », n°332

Brebis galeuses, Editions de l'Aube, 1997

Pour le meilleur et pour le pire, Gaïa, 2002 et « Folio policier » n°338

La Belle dormit cent ans, Gaïa, 2002 et « Folio policier » n°362

La Femme dans le frigo, Gaïa, 2003 et « Folio policier », n°409

La nuit, tous les loups sont gris, Gaïa, 2005, et « Folio policier », n°448

Anges déchus, Gaïa, 2005 et « Folio policier », n°509

Le Roman de Bergen, 1900 L'aube, tome 1, Gaïa 2007 et « Points Grands Romans », n°P2639; tome 2, n°P2653

Le Roman de Bergen, 1950 Le zénith, tome 3, Gaïa, 2007 et « Points Grands Romans », n°P2650; tome 4, n°P2850

Le Roman de Bergen, 1999 Le crépuscule, tome 5, Gaïa, 2007 et « Points Grands Romans », n°P3210; tome 6, n°P3211

***Fleurs amères*, Gaïa**, 2008 et « Folio policier », n°598

Les chiens enterrés ne mordent pas, Gaïa, 2099 et « Folio policier », n°607

L'Ecriture sur le mur, Gaïa, 2011 et « Folio policier », n°669

Comme dans un miroir, Gaïa, 2012 et « Folio policier », n°704

Face à face, Gaïa, 2013

Entretien avec Dominique Manotti

“Votre génération peut faire bouger les lignes”

Dominique Manotti, historienne spécialiste de l’économie, est devenue auteure de romans noirs sur le tard. A travers ses livres, cette femme engagée ausculte les luttes sociales de sa génération, ses échecs et ses incompréhensions.

“Oui j’abandonne. Ce combat-là est perdu. Si je veux essayer de sauver notre passé, il ne me reste plus qu’une chose à faire. Écrire des romans.” Voilà les derniers mots de Lisa et les dernières lignes de votre livre *L’Évasion*. Pour vous, écrire des romans est-il une forme de militantisme ou une forme de renoncement ?

Ni l’un ni l’autre. Le fait d’écrire des romans est lié à une forme de renoncement. J’ai été extrêmement militante pendant vingt ans. Mon but était de changer les rapports de la population à la politique, d’articuler la vie politique sur les luttes sociales. L’élection de François Mitterrand et le succès qu’il a rencontré m’ont désespérée et m’ont amené à penser que toute la phase des années 60-70 que j’avais vécues était terminée. C’était le temps pour moi de faire un bilan. J’ai donc quitté la vie militante. Dix ans plus tard, j’ai commencé à écrire. Ce n’est pas une forme de militantisme dans la mesure où le roman est très loin du texte militant. J’essaie simplement de faire un bilan de ma génération, de ses échecs et de ce qu’elle n’a pas compris.

Dans *L’Honorable Société,* vous dénoncez le manque d’esprit critique des intellectuels français, sous influence des pouvoirs économiques et politiques. Les intellectuels indépendants, libres de formuler un jugement critique, sont-ils une espèce en voie de disparition ?

Oui, il n’y a aucun doute. Tous les intellectuels que nous écoutons ou plutôt que nous entendons, ont perdu leur indépendance. Je vais vous donner le dernier exemple : l’affaire Volkswagen. Tous les économistes s’étonnent. Pourtant, toutes les entreprises font ça, toutes ! Ils ne se souviennent plus de l’amiante, plus du sang contaminé, plus du médiator ? Allons, arrêtons deux secondes. Les intellectuels indépendants sont rares et nous ne les entendons pas. La responsabilité des médias est considérable. Thomas Piketty est un intellectuel indépendant. Il a été médiatisé grâce aux Américains. Mais avant, pas un mot sur ses livres.

“Les intellectuels indépendants sont rares et nous ne les entendons pas”

***Or Noir, L’Honorable Société* et *Lorraine Connection* dénoncent l’opacité et la toute-puissance des entreprises. L’affaire Volkswagen en est-elle le dernier avatar ?**

Je ne dénonce pas cette opacité, je la constate. L’affaire Volkswagen me surprend par son ampleur. C’est d’une imprudence folle. Dans la société dans laquelle nous vivons, une telle tricherie ne peut être cachée. La NSA écoute toutes les conversations et tous les emails de la marque, c’était une question de temps. La justice américaine n’est pas du tout indépendante, mais en tous cas elle est efficace. La nôtre ne l’est pas.

Le procès du médiator en est à sa onzième année… Les malades n'ont toujours pas été indemnisés.

Aujourd'hui, les entreprises investissent de plus en plus l'écologie, notamment à l'approche de la Cop 21. Quel crédit peut-on accorder à leurs engagements ?
Pour le moment, aucun crédit. Il y a un seul critère pour les entreprises : le profit. Dans un système capitaliste, les entreprises ne deviendront véritablement écologistes que s'il est prouvé que c'est rentable. Aujourd'hui, les énergies alternatives sont subventionnées par l'énergie fossile ou nucléaire, elles ne sont pas rentables.

"L'absence de luttes sociales explique en partie le développement du racisme"

Et les SCOP, les entreprises coopératives ne sont-elles pas de bons modèles ?
Si, mais elles sont extraordinairement marginales. Je pense que c'est intéressant, que ce n'est pas forcément pourri et que cela ne fonctionne pas sur le seul critère de la rentabilité. Mais leur rôle est davantage d'expérimenter de nouvelles pratiques que de réellement peser dans l'économie. Il faut qu'elles arrivent à innover.

Dans *L'Évasion* et *Le Corps Noir*, le cadre historique n'est pas seulement un élément de décor. La "petite histoire" vous semble-t-elle aussi significative que la "grande" ?
Dans mes romans, je veux que l'on se rende bien compte que les personnages changent en fonction des situations. Dans *Le Corps Noir*, les collaborateurs ne sont pas les mêmes avant et après le Débarquement. C'est aussi ce que j'ai vécu lorsque j'étais syndicaliste. Par exemple, dans les périodes de fortes luttes ouvrières, les gens n'étaient pas les mêmes, il n'y avait aucun racisme. Ils se battaient ensemble. L'absence de luttes sociales explique en partie le développement du racisme. C'est le jeu entre l'Histoire et l'individu qui m'intéresse.

Dans la plupart de vos romans, vos personnages sont défaits. L'individu est-il condamné à l'impuissance ?
Dans mon premier roman, *Sombre Sentier*, l'histoire se termine sur une victoire : la régularisation des clandestins. Dans mes autres livres, les défaites sont celles du collectif et non de l'individu. Je constate simplement que les combats de ma génération n'ont pas abouti. Nous n'avons pas vu venir le tournant des années 80. J'ai vu venir Mitterrand, mais je n'ai pas fait le rapport entre lui, Thatcher et Reagan. Nous avons échoué, mais ce que nous avons tenté en valait la peine.

Pensez-vous que les nouvelles générations peuvent encore faire bouger les lignes ?
Oui. Je pense que la nouvelle génération, la vôtre, peut le faire. C'est à elle d'inventer des voies différentes. Toute notre histoire a été profondément influencée par le communisme. Aujourd'hui, il est mort et enterré. Il faudra trouver tout à fait autre chose. Je pense que rien d'important ne peut se passer sans une grande espérance.

C'est étrange, on ne ressent pas cette espérance dans vos livres… Cynique ?
Je ne suis pas cynique mais réaliste. Nous avons fait des bagarres pour la régularisation des clandestins. Nous étions sur la brèche 24 heures sur 24, nous étions ouverts le samedi et le dimanche. Aujourd'hui lorsque je passe devant un syndicat, il est fermé le samedi. Mais qu'est ce que cela signifie ? C'est une bureaucratie qui n'a plus aucun rapport avec les luttes sociales. Celles d'aujourd'hui sont des luttes perdantes, c'est effrayant. Il faut adapter les objectifs à ce qu'on peut gagner. Si on est battu, on ne s'en remet pas. On peut gagner des petites choses, mais il faut gagner.
Aujourd'hui, les organisations syndicales n'existent plus dans les entreprises. Cette situation n'est pas nouvelle. Avant, il y avait le compagnonnage, un système de régulation de la classe ouvrière. Ce système-là est mort aux alentours de 1840. Pourquoi ? Parce que les métiers s'étaient totalement transformés. Aujourd'hui, avec le virage de l'économie, c'est pareil. Le syndicalisme ne fonctionne plus. On trouvera d'autres voies, je ne suis pas désespérée.

Propos recueillis par Maïder Gérard, Clément Pouré et Audrey Dumain

BIBLIOGRAPHIE

Or Noir, Ed. Gallimard, Coll Série Noire. 2014
Au cœur du Marseille des années 70, l'inspecteur Daquin enquête sur l'assassinat d'un caïd de la drogue et de son associé. Entre french connexion, géants du pétrole et conflits internationaux, l'auteure nous plonge dans un thriller politico-médiatique.

L'Évasion, Ed. Gallimard, Coll. Série Noire - 2013
A travers Filippo, un « droit commun », l'auteure nous emmène au cœur des années de plomb italiennes

L'Honorable Société, Dominique Manotti et DAO – Ed. Gallimard, Coll. Série Noir – 2011
Politiciens, éco-terroristes, baroudeurs, journalistes et grands industriels se croisent dans un ballet savamment orchestré avec le style saccadé des romans noirs anglo-saxons.

Lorraine Connection, Ed. Rivage, coll Série Noire - 2006
Usine Daewo, en Lorraine. Une grève se déclare. Elle va cristalliser des enjeux bien plus importants.

Entretien avec Nicolas Mathieu

“Les salauds sont des braves types comme les autres”

Dans son premier roman *Aux animaux La Guerre*, Nicolas Mathieu dépeint un monde ouvrier vosgien au bord du gouffre, aux prises avec les ravages du chômage : la pauvreté, la peur, l’isolement nourrissent la montée de l’extrême droite.

“Une usine qui ferme dans les Vosges, tout le monde s’en fout”. Dans votre livre *Aux animaux la guerre*, le personnage principal, Martel, syndiqué et secrétaire du comité d’entreprise, se bat seul pour sauver l’emploi de ses amis et collègues. La solidarité ouvrière serait-elle en passe de disparaître ?

C’est un livre sur la fin de la classe ouvrière. Aujourd’hui, il ne reste plus d’esprit de corps. Les ouvriers en tant que masse, ont été laminés par trente ans de crise et par la disparition politique du Parti Communiste. Ce qui constituait le corps d’une masse de gens qui nourrissaient une culture identique, a été atomisé.

Atomisé par quoi ?

Les sociétés sont beaucoup plus individualistes aujourd’hui, l’organisation du travail n’est plus la même. Autrefois, dans l’industrie automobile, dix mille mecs bossaient dans une même usine. Aujourd’hui, les gens sont moins nombreux, les postes ont été disséminés, il y a une infinité de statuts. Il y a aussi un drame qui touche les classes populaires : celui de s’inquiéter davantage de ce que font les étrangers plutôt que de surveiller les patrons qui leur piquent leur pognon.

Le premier chapitre de votre livre traite de la guerre d’Algérie. Puis, dans les Vosges, de la lutte des ouvriers contre la fermeture de leur usine d’équipements automobiles. Pourquoi ce parallèle ?

Ce chapitre a plusieurs vocations. D’abord dramaturgique : le polar est un genre populaire, il doit divertir dès la première page. Un autre niveau m’intéressait.

J’ai assisté à des plans sociaux, où j’ai rencontré des gens lambda rattrapés par l’Histoire et perdant tout. Comme lors de la guerre d’Algérie, ces personnes ont été prises dans une sorte de rafle. Tout à coup, l’Histoire débarque chez eux et les fout dehors. Enfin, c’est un moment où des braves types peuvent basculer.

“Je veux donner à voir ceux qui sont tout en bas et dont on ne parle jamais ”

Lorsque Martel se retrouve en grande difficulté financière, il tente tout pour s’en sortir, quitte à enfreindre les lois les plus élémentaires. L’instinct de survie l’emporte-t-il sur le sens moral ?

Oui, il y a des moments où l’animalité revient. Cela peut même aller très loin. C’est un thème qui se retrouve beaucoup chez Simenon : comment une personne lambda peut-elle basculer ? On a tous cela en nous, et selon les circonstances, cela se réalise ou pas.

Ce polar serait donc pour vous un moyen de faire de la sociologie ?

On m’a déjà dit que je faisais de la sociologie avec un flingue, et cela me va très bien. Je voulais faire un roman sur le peuple, accessible à tous. Avec une histoire

criminelle qui serait comme une corde à linge sur laquelle on va pendre d'autres choses : un peu de bas-fonds, un peu de sociologie, un peu de rapports humains. Le roman noir, c'est vraiment un moyen privilégié pour décrire la société.

"Le romancier a un outil que le journaliste n'a pas, c'est l'empathie"

Vous décrivez une jeunesse totalement désenchantée, sans perspectives, à la recherche de sa place au sein de la société. Votre propre expérience vous a-t-elle inspiré ?
Je ne sais pas si la jeunesse est désenchantée, mais elle s'ennuie beaucoup. Dans ce qu'on appelle la « France périphérique », les jeunes s'ennuient, fument, boivent des bières et font du scooter. Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire.
Les jeunes d'aujourd'hui sont confrontés à un moment clé de l'Histoire. Nos parents, qui ont grandi durant les Trente Glorieuses, savaient que leur sort s'améliorerait graduellement. La génération 80-90 n'est pas sûre de faire mieux que ses parents.

Quand vous étiez enfants, vous avez sans doute entendu parler de l'affaire Grégory, vous aviez sensiblement le même âge. Dans quelle mesure cette histoire a-t-elle pu nourrir votre imaginaire de romancier ?
En aucune mesure, mais je pense vraiment qu'il y a un grand livre de littérature journalistique à faire sur ce sujet.

La montée de l'individualisme, la fragilité du tissu social, l'extension de la pauvreté semblent propices à la montée du FN. L'extrême droite est arrivée en seconde position dans les Vosges aux dernières élections départementales. Cette tendance peut-elle s'inverser ?
Un électeur du Front National, c'est un électeur du Parti Communiste qui a perdu son usine. Les classes populaires blanches n'ont rien gagné avec la mondialisation.
Parmi les gens que je décris dans le livre, il y a beaucoup de baby-boomers. Quand ils votent, ils ne pensent pas à l'avenir qu'ils pourraient construire. Ils voudraient une machine à remonter le temps et retourner dans les années 60-70.

Votre livre traite des conséquences dramatiques de la fermeture d'une usine. Cette réalité du chômage et de la désindustrialisation existe déjà. Votre roman constitue-t-il un avertissement au monde ouvrier ?
Ce n'est pas un avertissement, c'est un constat. J'aimerais que cela donne à voir à des gens favorisés et cultivés, la réalité de ceux qui sont tout en bas et dont on ne parle quasiment jamais. Ils se sentent à tort ou à raison à l'abandon, d'où des réactions politiques violentes et qui le seront de plus en plus.

La dernière pensée de Martel est assez tranchée : « Tout était de la faute des Benbarek, au fond. Tout était de la faute des bougnoules quand on y pensait ». Pour vous, le racisme de Martel est-il inévitable ?
Ce personnage est aussi dégueulasse que lumineux. Les salauds sont des braves types comme les autres. Ce qui serait bien, c'est de s'intéresser aux gens au lieu de poser des jugements moraux.
Le romancier a un outil que le journaliste n'a pas, c'est l'empathie. Mon but, c'est que l'on puisse s'identifier à des petits blancs racistes.

Le monde ouvrier que vous dépeignez est très pessimiste, teinté d'une fatalité meurtrière. C'est votre véritable vision de la société française ?
Lors de la scène de la fermeture de l'usine, mes personnages rigolent pas mal. Ils continuent à boire des coups, à manger, à faire des enfants. L'instinct de vie est intact.
Je connais quelqu'un dont les parents se sont rencontrés à Auschwitz. Même là, au bout de l'obscurité, il y avait encore de la vie qui passait.

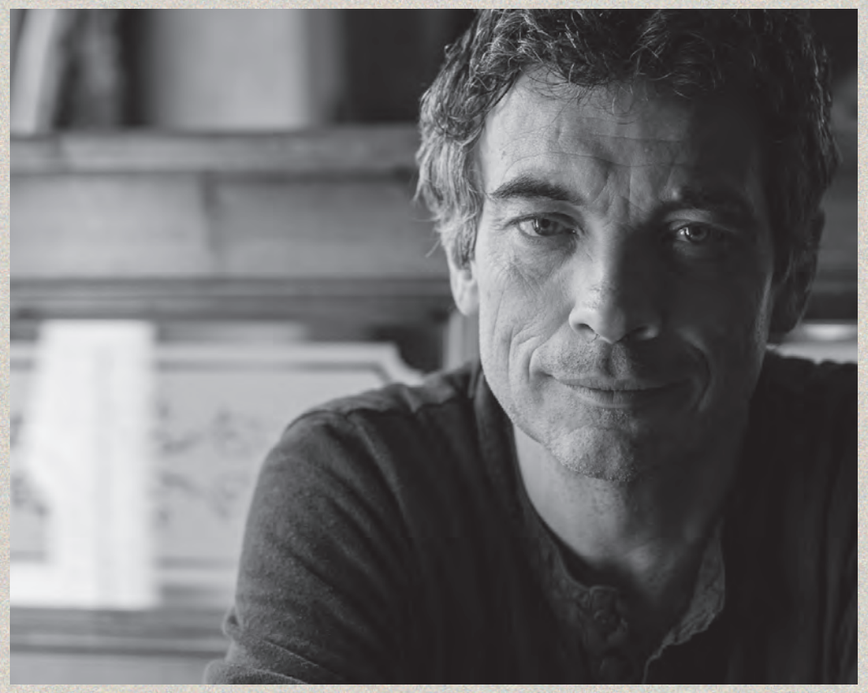
Propos recueillis par
Camille Mordelet,
Aurore Richard, Jeanne Travers

BIBLIOGRAPHIE

Aux animaux la guerre,
Actes Sud, Actes noirs coll., 2014.
Martel, syndicaliste dans une usine des Vosges, tente le tout pour le tout afin d'éviter le chômage. Quitte à emprunter de l'argent à des criminels, et à enlever une prostituée…

Entretien avec Christian Roux

“L’hypocrisie reste un défaut majeur de tous les temps”



L’Histoire et ses zones d’ombre, les non-dits, le côté obscur de la ruralité imprègnent les romans de Christian Roux. Le sens du rythme acquis par cet auteur, compositeur à ses heures, confère une étonnante musicalité à son dernier ouvrage, *Adieu Lili Marleen*.

La Seconde Guerre mondiale sert de toile de fond à votre dernier livre, où vous relatez l’histoire d’un pianiste de bar, emporté par des évènements historiques qui le dépassent. Comment vous est venue l’idée de ce roman ?

C’est en quelque sorte de l’autofiction déguisée. Pour *Adieu Lili Marleen*, je me suis inspiré de ma propre expérience de pianiste de bar. Puis, en lisant le livre *Les voix étouffées du IIIe Reich* d’Amaury du Closel, je me suis passionné pour les « musiciens dégénérés », l’histoire des compositeurs juifs dans l’Allemagne nazie. Au départ, l’intrigue devait faire l’objet d’une nouvelle. Mais arrivé au bout de mes 40 000 signes, je me suis rendu compte que j’avais beaucoup plus à dire.

D’où vous vient cet intérêt pour l’Histoire, et en particulier pour les non-dits ?

Pour moi, l’hypocrisie reste l’un des défauts majeurs de tous les temps. Les non-dits, le silence dans les familles, c’est quelque chose que j’ai personnellement connu. Cela m’a surpris, parfois déçu… Je suis assez attaché à tout ce que l’on ne dit pas, par peur ou par honte. La façon dont on cache l’Histoire m’intéresse énormément. J’aime aller fouiller dans ces zones d’ombre. Y a-t-il une raison intime ou une raison plus générale à ne pas dire les choses ?

Il y a une rythmique particulière dans vos textes. Vous êtes vous-même compositeur. Est-ce que vous travaillez l’écriture comme la musique?

Je pense que oui. Mais pourtant je ne procède pas du tout de la même façon. La musicalité de la phrase est très importante pour moi, mais ce sont d’autres valeurs que la musicalité de composition. La musique d’un texte est plus laborieuse ! Ce n’est jamais direct. Devant mon piano, ça vient entre les doigts automatiquement, alors que la phrase, je ne cesse de la remettre en question.

“Celui avec qui vous partagez le cochon peut être un monstre une fois chez lui.”

On vous décrit comme un romancier engagé, un auteur de fables sociales. Ces dernières années, vous avez privilégié l’écriture à la musique. Pourquoi ce choix ?

En fait, il se trouve que j’ai réussi à trouver des débouchés pour mes écrits. Dans le roman noir, il y a vraiment des niches : on peut publier du roman social qui finit mal avec des héros qui meurent ! Pour ma musique personnelle, un directeur artistique de Barclay trouvait cela super, mais il m’a fait comprendre que c’était beaucoup trop noir pour en vendre 300 000 exemplaires. On ne peut pas danser dessus… Mais je passe autant de temps à faire de la musique qu’à écrire.

Votre second roman, *Placards*, publié en 2003, a été réédité et entièrement

remanié dix ans plus tard. Pourquoi ? Ce texte est-il le témoin de votre propre évolution ?

C'est plus pragmatique que ça. Je souhaitais une reparution après des différends avec le directeur de ma première maison d'édition, Le Serpent à Plumes. François Guérif, des éditions Rivages m'a fait comprendre que c'était un roman difficile à lire et il voulait que je reprenne l'écriture du journal intime de l'enfant. J'ai refusé dans un premier temps. Puis, après un certain nombre d'années, j'ai réfléchi et je lui ai fait confiance. Je suis revenu sur le style, mais le fond de l'histoire reste inchangé. Je ne sais pas si je me suis amélioré ou pas, je l'espère… Mais je voulais garder cette violence intime, la force d'un roman écrit en neuf mois à peine. J'ai retrouvé le roman que j'aimais, les thèmes des silences et des non-dits justement.

"Notre démocratie, sans les journalistes, est vouée à la mort"

Vous situez cette intrigue à la campagne, ce n'est pas commun dans la littérature policière française. Vous dressez un portrait assez sombre de la ruralité. Pourquoi ce regard amer ?

Moi, j'adorais aller à la campagne en Normandie quand j'étais enfant. C'était une forme de liberté : pouvoir manger des frites grasses, être sale. Je ne voulais pas donner de la campagne une si mauvaise image, mais c'est la réalité. Moi je l'ai vue, je l'ai vécue. L'homme avec qui vous partagez le cochon, peut être un monstre une fois rentré chez lui. Cet aspect existe ! Mais il y a aussi une grande générosité, qui ressort assez peu dans *Placards*, c'est vrai. C'est un mélange incroyable, tous les sentiments sont exacerbés sans être sur-joués.

C'est comme à la ville, mais sans être mis en scène par les gens eux-mêmes. Tout cela est assez brut ! C'est sans doute mon roman le plus personnel.

Berger, pianiste, peintre, caissier, déménageur, écrivain de romans jeunesse et de polars. De quelle manière votre expérience a-t-elle nourri votre écriture?

Je puise un peu dans toutes mes expériences, tout ce que j'ai pu observer. Il y a toujours un peu de moi dans mes livres. Je pense qu'il est important de vivre des choses pour s'en nourrir. Ce qui m'inspire le plus, c'est tous ces milieux que j'ai traversés.

De toute façon, l'un de mes premiers principes d'écriture, c'est d'essayer de me mettre à la place des personnages et de me demander comment ils réagissent aux choses. Selon leur caractère, leur trajectoire, j'ai plus ou moins de mal, comme avec le fils néo-nazi du commissaire dans *Braquages*. C'est compliqué de penser comme lui…

Dans mes romans jeunesse, j'essaye de me mettre à la place d'un enfant, de retrouver sa vision du monde, son approche d'une réalité géopolitique dont il ignore tout.

La Seconde Guerre mondiale dans *Adieu Lili Marleen*, le génocide rwandais dans *Kadogos*, le racisme et les migrants dans *Les maisons aux paupières crevées*... Quelle actualité pourrait servir de trame à votre prochain roman ?

Je ne cherche jamais à traiter d'un sujet d'actualité en particulier. En tant que citoyen, beaucoup de sujets me passionnent et je me renseigne énormément. Mais je cherche avant tout à raconter une histoire. C'est l'histoire qui me mène à l'actualité, au politique.

Ces temps-ci par exemple, je me pose beaucoup de questions sur le monde du journalisme et sa force de contre-pouvoir : je pense que ce sont nos derniers porte-paroles, et je me demande pour combien de temps. Notre démocratie, sans les journalistes, est vouée à la mort.

Propos recueillis par Laura Michelotti, Cécile Bonte-Baratciart et Vincent Chevais

BIBLIOGRAPHIE

Braquages, Ed. du Serpent à Plumes, collection Serpent noir, 2002.
Quatre SDF sont recrutés pour devenir braqueurs professionnels.

Les maisons aux paupières crevées, Ed. Syros, collection Souris noire, jeunesse, 2008.
C'est l'été. Le XVIII[e] arrondissement est désert. La petite Mathilde n'a aucune nouvelle de son amie Jocelyne. Elle s'inquiète et part à sa recherche.

Kadogos, Ed. Rivages, collection Rivage noir, 2009.

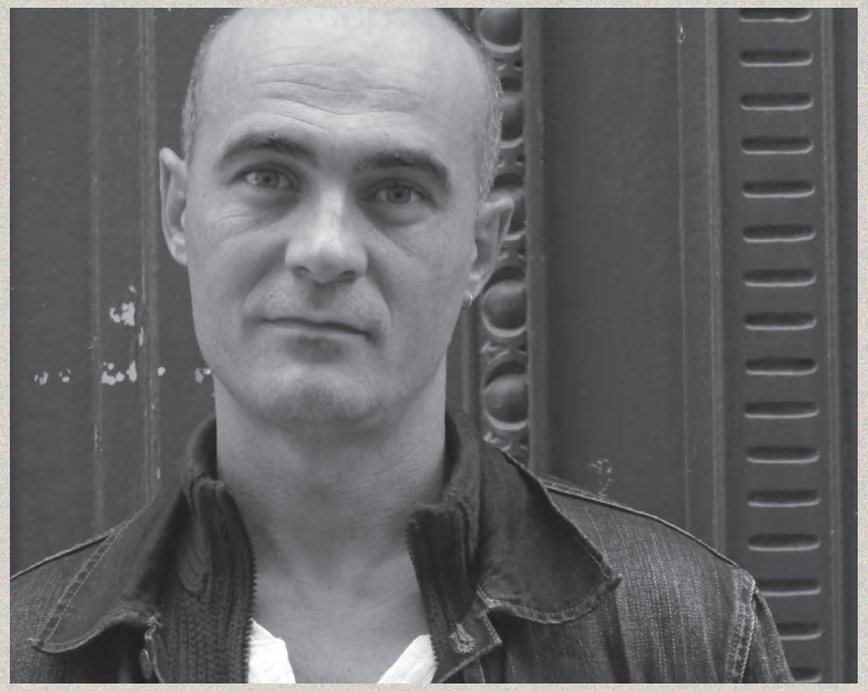
Marnie s'occupe d'euthanasier des malades en phase terminale. Un jour, après avoir accompli un contrat, elle découvre la commanditaire brutalement assassinée.

Placards, Ed. Rivages, nouvelle édition entièrement revue par l'auteur, 2013.
Quatre histoires parallèles, un même placard. Celui où règnent les non-dits et les traumatismes d'une enfance à la campagne.

Adieu Lili Marleen,
Ed. Rivages, Collection Thriller, 2015.
Sur fond de Seconde Guerre Mondiale, un pianiste de bar rattrapé par son passé trouble est emporté par des événements qui le dépassent.

Entretien avec Marin Ledun

“C’est une forme d’optimisme de montrer ce qui est noir”



Ex-cadre de France Télécom, ce syndicaliste s’est reconverti dans le polar en 2007. Il dresse un portrait sans concession de notre société, de la souffrance au travail à la question du séparatisme basque. Écrire est, pour lui, une forme de thérapie.

***Au Fer Rouge* a été publié une semaine après la fusillade de Charlie Hebdo. L’un des personnages principaux de votre roman, Emma Lefebvre, devient paranoïaque après avoir vécu les attentats de Madrid en 2004. Pensez-vous que l’atmosphère anxiogène qui règne en France depuis quelques mois, a une incidence sur les comportements sociaux ?**

Je ne suis pas un spécialiste en la matière, mais j’ai l’impression que cette atmosphère ne date pas de quelques mois. Depuis les attentats du 11 Septembre 2001, il y a un climat de paranoïa et de peur. Charlie Hebdo est juste un élément de plus, dans l’escalade de l’atrocité et dans la répétition de choses qui se mettent en place depuis plusieurs années. Je ne parle pas seulement des attentats, mais aussi des réactions des gouvernants. Il y a une recrudescence de discours sécuritaires, qui n’ont visiblement pas porté leurs fruits. Quatorze ans après, on est en toujours au même point...C’est même pire !

Deux dirigeants d’ETA ont été arrêtés mardi 22 septembre. Selon Mariano Rajoy, Premier ministre espagnol, cela sonne le glas de cette organisation terroriste. Qu’en pensez-vous ?

C’est le genre d’annonce qui est faite tous les deux mois dès qu’il y a une arrestation. Ce ne sont que des discours. Depuis 2011, ETA a déposé les armes et engagé un processus de paix. On attend toujours que les gouvernements français et espagnol se mettent autour de la table...C’est un peu comme si on avait intérêt à ce que cet ennemi intérieur existe toujours. D’ailleurs, les Basques ont tourné la page. Malgré cela, la chasse aux sorcières continue.

Vos deux derniers romans se déroulent au Pays Basque. Pourtant, vous n’y avez jamais vécu. Comment décrire une atmosphère que vous n’avez pas connue ?

Le romancier est avant tout un illusionniste. J’ai réalisé un vrai travail d’investigation, de documentation, d’immersion. Dans mes romans, j’ai voulu décrire des situations complètement folles. Sous couvert de lutte anti-terroriste, les autorités arrêtent et torturent des personnes pour leur faire avouer des meurtres.

“Avec ETA, j’ai l’impression qu’on entretient l’idée d’un ennemi intérieur”

Vous critiquez vivement la police dans vos livres. Sur quoi vous fondez-vous?

En fait, je ne suis pas très virulent… [rires]
Le roman noir considère qu’il n’y a pas que des crimes de sang, mais aussi des crimes sociaux, économiques.
Je me fonde sur deux types de documentation : le dialogue, avec les gens que j’ai rencontrés, et tout ce qui est officiel, les articles de presse, les procès. Après, il y a la subjectivité, les fantasmes... Mais je n’ai rien inventé, ni exagéré. J’ai même adouci

certains points, comme les scènes de tortures.

“Je suis parti de France Télécom pour sauver ma peau !”

La souffrance au travail est omniprésente dans votre roman *Les Visages écrasés*. En quoi votre expérience professionnelle à France Télécom a-t-elle constitué une source d’inspiration ?
J’ai commencé à travailler chez France Télécom en 2000. J’étais syndiqué et je faisais partie du laboratoire de recherche et développement. En 2006, il y a eu un plan de restructuration, qui s’appelle Next. J’ai vu les dégâts que celui-ci a faits autour de moi, et je les ai subis. J’ai alors quitté l’entreprise. Je suis parti pour sauver ma peau !
Un éditeur m’a ensuite contacté, en réaction aux propos du PDG de France Télécom, qui parlait de «mode» pour évoquer une vague de suicides au sein de l’entreprise. J’ai refusé de m’engager dans ce projet.
En revanche, j’ai proposé d’écrire un essai avec une psychiatre et un sociologue. C’est un format court et moins bien diffusé. Je me suis donc mis à écrire un roman pour raconter tout ce que je voulais, en veillant à ne citer aucun nom.
L’objectif était seulement de parler de la souffrance au travail au public le plus large possible. *Les Visages écrasés* a suscité beaucoup de discussions, de rencontres au sein des entreprises. Ce livre continue à vivre, on me remercie toujours d’avoir brisé le mur du silence.

D’où l’adaptation cinématographique des *Visages Ecrasés* ?
Cette idée n’est pas venue de moi, mais j’en suis très heureux puisque le cinéma touche davantage de monde que la littérature. J’ai reçu un appel d’Isabelle Adjani il y a deux ans. Elle était tombée amoureuse du rôle principal et a voulu le jouer. Elle a décidé de produire le film et de confier la réalisation à Louis-Julien Petit, qui a écrit un scénario magnifique.

Cela suscitera-t-il une réflexion chez les patrons et les politiques ?
Malheureusement, je pense que c’est une bataille perdue d’avance. Je ne cherche pas à convaincre les patrons de changer leurs méthodes managériales, mais à libérer la parole des salariés en souffrance. Le suicide est encore une question taboue, on en parle avec honte.
Notre organisation du travail est une réinvention de la mine, en plus violente même, puisque les structures de solidarité comme les syndicats ont disparu.

Dans vos romans, les héros se demandent souvent : « Qui paye ? ». La récurrence du thème de l’argent vient-elle de cette expérience ?
Non, cela n’a rien à voir. On est juste dans une société où tout est lié au fric. Ce sont nos impôts qui servent à financer les meurtres. Prenez l’exemple des groupes antiterroristes de libération (GAL) dans les années 80. Je me demande qui a financé leurs actions, le contribuable espagnol ou français ?

«J’étais mort pour rien. Voilà la seule vérité qui vaille d’être inscrite sur ma tombe.» C’est la dernière phrase de votre livre *L’homme qui a vu l’homme*. Tout espoir de changement est-il vain ?
Mais je suis plein d’espoir ! L’essence du roman noir est de montrer ce qu’il y a de négatif dans la société, mais c’est une forme d’optimisme. Dresser un constat, c’est déjà faire un pas vers la vérité. Quand j’écris ce genre de bouquins, je me marre, je ne suis pas en dépression ! Je m’efforce de poser des questions mais je ne suis pas là pour apporter des réponses. Je suis juste là pour raconter des histoires.
Le roman noir ne se veut pas forcément triste. C’est une littérature populaire de critique sociale. Cela fait du bien de décrire un système tel qu’il est. C’est une forme de thérapie : on met à plat ce qui va mal pour avancer. Commençons par ça, même si la liste est longue, puis avançons !

Propos recueillis par Amélie Petitdemange, Blandine Le Page et Mickaël Chailloux.

BIBLIOGRAPHIE

Au fer rouge, Ombres noires, 2015. Une valise contenant le cadavre d’un trafiquant de drogue est découverte sur une plage landaise. Le lieutenant Emma Lefebvre est nommé sur l’enquête où se mêlent corruption et antiterrorisme.

Les Visages écrasés, Le Seuil, 2011. Carole Mathieu, médecin du travail, a une technique infaillible, mais sans retour, pour mettre fin aux souffrances des employés. Une critique acerbe du monde de l’entreprise régi par la rentabilité.

L’Homme qui a vu l’homme, Ombres noires, 2014. Iban Urtiz, journaliste, enquête sur la disparition d’un militant d’ETA. Son investigation le mènera bien au-delà d’un fait isolé, au cœur de l’anti-terrorisme au Pays Basque.

La guerre des vanités, Gallimard, 2010. Tournon-sur-Rhône, 10 000 habitants…et cinq suicides ! Le lieutenant Alexandre Korvine, dépêché sur place, tente de percer les secrets de cette petite ville d’Ardèche.

Entretien avec Max Cabanes

“Si on ne rêve plus, on devient fou”

Issu du fantastique, ce dessinateur de BD plonge dans l’univers du polar en adaptant l’œuvre de Jean-Patrick Manchette, décédé il y a vingt ans. Son approche n’a pas varié : la création artistique exige de tenir à distance la réalité sociale.

Avec *Fatale,* vous signez votre deuxième adaptation d’un polar de Jean-Patrick Manchette. Vous avez d’ores et déjà annoncé votre projet d’illustrer le roman *Nada*. Comment avez-vous décidé d’adapter les polars de Manchette ?

A vrai dire, je n’ai jamais pensé adapter les polars de Manchette. Cela s’est fait de manière tout à fait fortuite. Il y a environ six ans, alors que ma carrière était en jachère, j’ai reçu un coup de fil de mon éditeur, puis, dans la foulée, un second de la part du fils de Manchette, alias Doug Headline, pour adapter *La Princesse du Sang*. J’étais à la fois heureux et très agréablement surpris. Même si je n’avais encore jamais rien lu de Manchette, je savais qu’il était un maître du polar.

Au début, j’avoue avoir eu l’impression de m’attaquer à l’Everest. J’étais assez perdu. De plus, c’était mon ami Jacques Tardi qui s’était jusque-là occupé de l’adaptation en BD des romans de Jean-Patrick Manchette. Je ne savais donc pas vraiment comment aborder les polars et j’ai mis deux mois à me décider à me lancer dans cette adaptation.

Qu’est-ce qui vous a séduit finalement dans les œuvres de Jean-Patrick Manchette et comment avez-vous construit l’adaptation de *Fatale* ?

Le style de Jean-Patrick Manchette a quelque chose de fantastique. En apparence, c’est un style normal, sec, une écriture comptable du réel. En le lisant pour la première fois, je me suis dit que je n’avais jamais vu quelqu’un écrire comme cela. J’étais à la fois perturbé et fasciné par cette écriture.

Après avoir lu *Fatale*, je me suis dis que j’avais rencontré un écrivain formidable. Chez lui, on a le sentiment qu’on ne peut rien enlever, rien ajouter. Pour moi, c’était une évidence, c’est l’un des meilleurs romans de Manchette. Je me suis dit qu’il fallait absolument que je conserve le texte tel quel. J’ai donc travaillé en accord avec Doug Headline pour conserver le style dissonant et singulier de son père, puis j’ai ajouté ma libre interprétation de l’atmosphère que dégage chaque scène à travers les couleurs, par exemple. J’ai voulu rester le plus fidèle possible à l’esprit de Manchette.

“Avec *Fatale*, j’essaie de respecter le plus possible l’esprit de Manchette”

Le dernier tome de votre série fétiche *Dans les Villages* est sorti en 2008. *La Princesse du sang* en 2009. Comment et pourquoi passe-t-on du fantastique au polar ?

A priori, c’est vraiment le grand écart ! Mais il n’y a rien de plus fantastique que la « vie normale ». La réalité, c’est quelque chose qu’on se prend en pleine poire, et il me semble que le fantastique est en réalité un moyen de se préserver de la lourdeur du réel…

Je rêve beaucoup. Je crois que si l'on ne rêve plus, on devient fou. Avec *Dans les Villages*, je travaillais déjà beaucoup à partir de mes rêves. Or les rêves ne produisent pas une image nette. J'ai pris l'habitude de partir d'une atmosphère floue. Pour *Fatale*, tout était à la fois très précis et suggéré, notamment sur la psychologie des personnages. Il fallait donc conjuguer ces deux aspects jusqu'à ce qu'ils s'harmonisent. Voilà en quoi consiste ma technique d'adaptation.

"Robert Ménard est en train d'éteindre la lumière sur la ville de Béziers"

***Fatale* a été publié en 1977. Son intrigue se déroule à la fin des années 60. Pensez-vous que la vision de Jean-Patrick Manchette des conflits sociaux et de la petite bourgeoisie locale est encore d'actualité ?**

Revenir en arrière est toujours une manière de décrire le présent. L'œuvre de Manchette reste donc d'actualité car il dépeint des travers de la société qui sont universels et intemporels. On pense que l'Histoire s'est arrêtée, mais elle se répète sans cesse. Pour moi, la lutte des classes continue.

Comme dans *Fatale*, l'argent corrompt toujours, les plus puissants veulent toujours garder le pouvoir coûte que coûte.

Vous-avez consacré plus de trente ans de votre vie à dessiner *Dans les Villages*. Votre série fantastique fait la part belle à l'imaginaire, et pourtant, on y trouve des remarques critiques concernant ces villages de votre Hérault natal. Pensez-vous que le fantastique permette d'aborder les problèmes sociaux ?

Dans les Villages est une chronique du surréel qui s'aide beaucoup du rêve. Antonin Artaud disait que la beauté est toujours cachée. Pour moi, c'est la vérité qui est toujours cachée. Si on la voit trop, c'est qu'elle n'est pas là. Les réalités sociales et politiques doivent apparaître en filigrane, de manière subliminale. Si, dans mes œuvres, je les affichais clairement, je mentirais. Dès qu'un artiste essaie, à travers son œuvre, de traiter des problèmes du moment, de la réalité immédiate, j'ai tout de suite l'impression qu'il ne s'agit pas d'une bonne œuvre d'art. L'art, ce n'est pas parler de politique. Je préfère militer et débattre avec les gens.

Pouvez-vous expliquer la montée du Front National dans l'Hérault ?

Non, je ne l'explique pas. Il ne faut jamais oublier que la connerie humaine est quelque chose d'historique. La connerie, ça fait partie de l'histoire. Les experts les plus savants disent tout et son contraire au sujet de la montée du FN. On l'entend à longueur de journée à la télévision ou à la radio... Mais qu'est-ce que moi, en tant que dessinateur, je peux dire ? Lutter au quotidien contre notre cerveau reptilien ?

Dans vos BD, vous parlez souvent de Béziers. On entend beaucoup son maire, Robert Ménard. Comment comprenez-vous l'évolution politique de la ville ?

Robert Ménard est en train d'éteindre la lumière sur la ville de Béziers, comme les « anti-jôles » de ma série *Dans les villages*. Ces créatures endorment tous ceux qui passent à proximité. Le réveil devient extrêmement difficile. Elles représentent le fascisme. Ce qui me désole, c'est que dans ses débuts de journaliste, Robert Ménard m'avait dit aimer *Dans les Villages*...

Propos recueillis par Arthur Jégou, Alexis Tromas et Manon Derdevet

BIBLIOGRAPHIE

***Dans les Villages* :**
Dans cette série en sept tomes, les Merdouzills s'aventurent dans un univers à mi-chemin entre rêve et réalité.

***Dans les villages*,**
Les Humanoïdes associés, tomes 1 à 4 (intégral), 2003

L'École de la cruauté, Dupuis, coll « Expresso », 2005

***Une Fuite, deux horizons*,** Dupuis, coll « Expresso », 2006

La Déroute des synapses, Dupuis, coll « Expresso », 2008

La Princesse du Sang
(adaptation du roman de Jean-Patrick Manchette), tomes 1 et 2, 2009 et 2011
Une adolescente poursuivie par des tueurs, un soldat de fortune en cavale et une célèbre photographe de guerre retirée du monde vont devenir les proies d'une traque impitoyable.

Fatale, avec Doug Headline, Dupuis coll « Aire libre», (adaptation du roman de Jean-Patrick Manchette), 2014
Aimée Joubert est belle, jeune, mais surtout dangereuse. Les notables de Bléville vont vite se rendre compte que les secrets ne peuvent rester cachés longtemps.

ENTRETIENS

Polar en Cabanes

ijba
Institut de
journalisme Bordeaux
Aquitaine